

Charmente en tête, durent à la fin se retirer avec un appétit seulement à demi-satisfait.

Dans le cours de la journée, cependant, on apprit que le maire était parti de grand matin pour la paroisse voisine, en compagnie de la Griffonne et avec une lettre de monsieur le curé.

Charmente faillit se trouver mal, et tout le village se sentit remué jusque dans ses fibres les plus intimes. La journée se passa en fièvres-chaudes.

Ce fut bien pis encore, le lendemain matin, lorsqu'on vit les volets du magasin tout grands ouverts, et qu'on apprit par la servante, qui en cette occasion consentit à parler, que monsieur était revenu avec la maîtresse d'école laquelle, maintenant, s'appelait madame Doff, ayant épousé son maître la veille, à la paroisse voisine.

Ce fut un cri, un étonnement qui se propagea comme une étincelle électrique. Charmente fit trois fois le tour du village racontant partout la chose sous le sceau du plus inviolable secret. Son mari s'enivra, mais elle n'y prit pas garde, tant elle était affairée.

La femme du président des commissaires reprocha amèrement à son mari sa conduite envers l'ancienne maîtresse d'école—si tu l'avais mieux traitée, lui dit-elle, j'aurais pu devenir l'ami intime de la maîtresse. Qui sait ? Elle m'aurait peut-être fait obtenir du crédit pour cette belle robe de soie à ramages que son mari m'a refusée le printemps dernier et qui est encore dans ses tiroirs. Innocent, va !

Le mari courba la tête, comme c'est d'ailleurs l'usage, se promettant bien de se repayer amplement le premier jour qu'il présiderait l'assemblée des commissaires. Car il était aussi pédant en public que mouton dans son intérieur. Il y en a d'autres qui sont tout le contraire ; ce ne sont probablement pas ceux-ci qui valent le mieux.

Le soir du même jour, il y eût une réunion des jeunes gens dans un petit bois en arrière du village. On eût dit une assemblée de conjurés.

Ils arrivaient tous, les uns après les autres, par des chemins différents, et disparaissaient dans l'ombre, sous les sapins touffus.

A dix heures, il y en avait une cinquantaine. Plusieurs hommes d'un âge mûr s'étaient glissés parmi les jeunes gens. Était-ce pour surveiller leurs actes, ou pour les aider de leurs conseils ? Peut-être pour l'un et l'autre. Sans l'épaisse couche de noir qui couvrait la figure de chacun des assistants, on aurait pu reconnaître, au milieu du groupe, le mari de Charmente, et voire le président des commissaires d'école.

Ce fut même sa voix qui, la première, s'éleva dans le silence des ténèbres :

—Mes amis, commença-t-il, il se passe de choses dans notre village, que c'est une honte. Je ne veux nommer personne, mais l'affaire du maire et de la maîtresse d'école est contraire aux statuts ; c'est clair. Si quelqu'un est contre, qu'il le dise.

Un silence solennel indiqua au président que tout le monde était de son avis. Il poursuivit :

—Ces choses-là sont intolérables trois mois après la mort de madame la maîtresse, que Dieu la conserve. En êtes-vous ?

—Oui ! oui ! répondirent sourdement toutes les voix.

—Même que la défunte a laissé du bien, continua le président...

—Et la maîtresse va en profiter, ajouta une voix.

—Les enfants ont droit à leur part comme de juste, insinua le mari de charmente.

—Combien avait la défunte, de son chef ? demanda une voix qu'on reconnut pour celle du bedeau.

—Le notaire m'a dit que c'était pas mal d'argent, répondit le président, et que les enfants devaient avoir, leur vie durant, leur belle piastre à manger par jour...

—C'est effrayant ! dit une voix.

—Et la maîtresse d'école va tout empocher, dit une autre.

—Les armoires étaient pleines de beau *butin* !

—Ça va être gaspillé !

—Même que Charmente a vu des nappes de vraie toile, et des couvre-pieds piqués à la douzaine...

Le discours devenait général ; chacun voulait y mettre son mot. Le président des commissaires imposa silence à la foule.

—En êtes-vous toujours, les gars ? dit-il pour la seconde fois.

—Oui ! oui ! dirent toutes les voix.

—Alors, c'est pour minuit juste. Que chacun soit prêt : on partira de la maison d'école : arrangeons les affaires.

—Mais si M. le curé s'en aperçoit ? dit une voix.

—M. le curé est absent et ne sera de retour que demain soir.

—De ce coup-là, ça y est.

—Ça y est ! répétèrent toutes les voix.

Pendant une demi-heure encore, il y eut des conversations à voix basse dans les groupes, on circula, on distribua les rôles, puis, comme onze heures venaient de sonner, tous les conjurés se retirèrent un à un et disparurent dans la nuit.

A onze heures et demie, la procession était formée dans le plus grand silence sur la place, en face de la maison d'école. Un caisson en forme de cercueil, couvert d'un drap noir et blanc, tenait la tête, porté par quatre hommes barbouillés et encapuchonnés. Deux autres se tenaient aux côtés avec des torches en écorce de bouleau.

A la suite était une immense marmite en fonte portée au moyen d'un bâton passé en travers de l'anse, et deux robustes gaillards, ayant chacun une masse en bois, se tenaient prêts à la faire résonner au premier signal.

Venait enfin le reste des charivaristes, deux par deux, au nombre de vingt ou vingt cinq couples. Chacun portait avec soi un objet capable de rendre un son, les autres des barres de fer, des marmites, des poêlons ; d'autres, enfin, des violons ou des clarinettes. Tous étaient barbouillés et parfaitement déguisés.

A minuit moins cinq minutes la procession se mit en marche dans le plus profond silence, et l'on se rendit en face de la maison du maire.

Une fois là, les torches furent allumées. L'habitation était silencieuse, indiquant que ses hôtes reposaient en paix, sans se douter de rien.

A minuit juste, un glas funèbre sortit des flancs de la marmite frappée par les masses. Ce fut le signal. De toutes parts, des cris discordants et lugubres se firent entendre au milieu des sons extra-